

I

Délicieuse mais coupable

Maurice eut pour la première fois le soupçon d'aimer Ana lorsqu'il se l'imagina morte. D'abord il l'exposa comme une noyée splendide, des fleurs piquées dans ses longs cheveux, lèvres fanées et paupières closes. Et puis non. Ça n'allait pas. Alors il décréta qu'elle avait simplement cessé d'être. Oui, elle était finie, enterrée, et Maurice se tenait là, devant sa tombe, sous une pluie métaphorique – dans le rêve, la pluie faisait bien, mais Maurice tenait au confort ; il avait commencé à se dégarnir et les gouttes d'eau qui lui tombaient sur la tête le dérangeaient. Pour mieux profiter de son chagrin, il choisit donc une pluie virtuelle, silencieuse et sèche.

C'était en fin de matinée que l'on enterrait Ana, dans un cimetière de campagne ou de banlieue verte. Il y avait peu de monde, juste assez pour que Maurice puisse se tenir à l'écart. Parfois, dans des versions ultérieures, il était secoué de sanglots, mais comme la pluie, les sanglots disparurent peu à peu pour laisser place à un sanglot intérieur, à une idée de sanglot, un frisson qui l'envahissait tout entier, le laissait pétrifié, animé seulement par la faille qu'avec la mort d'Ana il sentait s'élancer en lui.

Il y avait bien sûr des visages familiers. Chancelante entre les cyprès, la silhouette sombre de la mère. Il y avait Lizbeth, l'amie de toujours, il y avait l'épouvantable sœur, il y avait (parfois, pas toujours) Vlad, clochard roumain et père indigne, réapparu pour la circonstance mais confiné à un bord du cadre – pour Maurice, un père indigne était une chose très difficile à se figurer. On pouvait même inclure ce pauvre Philipppo. Lui, le pauvre, succombait sans retenue au désespoir : rouge, désordonné, sanglotant (et morveux, ajoutait Maurice, qui voulait bien concéder en retour que Philipppo puisse être «émouvant»). Pas question, en revanche, d'imaginer que la Brute soit présente. Ce gorille, aux funérailles ? Non, celui-là, Maurice se refusait même à le concevoir.

Maurice connaissait donc tous ceux qui se pressaient autour de la tombe, et tous, bien qu'occupés par leur propre affliction, savaient, et reconnaissaient la souffrance de Maurice (qui parvenait à rester digne. Bien plus émouvant, finalement, que ce pauvre Philipppo).

Seule la religion posait un menu problème. Fallait-il absolument qu'il y ait là un rabbin ? Bon, dans certaines circonstances, on pouvait malgré tout autoriser un service minimum. Mais à peine entamée la prière des morts, à peine prononcé *Ysgadal véyiskadach ché mè rabbo*, Maurice commençait à se sentir mal, la colère prenait le pas sur la volupté du chagrin, et la pluie rageusement lui tambourinait sur le crâne. Non, il ne pouvait être question de convoquer Dieu, béni, loué, célébré, à l'enterrement d'Ana. Honoré. Exalté. Vénéré, admiré et glorifié. Ah non. Non, Dieu n'avait rien à foutre là. Pas plus que – Maurice en était glacé – pas plus que Serena. La vision de Serena gâchait absolument tout. Elle apparaissait pourtant : en larmes ou grimaçante, au milieu, dans un

coin, debout, adossée à une pierre tombale, émergeant d'un caveau. Dès l'intrusion de Serena, il fallait tout reprendre à zéro. Replanter les arbres et les pierres, rééprouver la perte, chasser l'agacement pour enfin retrouver la souffrance.

Ainsi pour sentir à quel point Ana occupait dans sa vie une place importante, Maurice se plaisait à la supprimer. Mais s'il tentait de renverser la situation, d'imaginer Ana sur sa tombe à lui, elle se perdait dans la foule (compacte), où il fallait bien la dissimuler.

Est-ce qu'elle pleurerait ? Est-ce que, par ultime discrétion, elle avait préféré ne pas venir ? Même si elle n'avait pas sa place, il fallait cependant qu'elle soit là. Il fallait qu'elle soit là, invisible mais présente. Loin de Dieu, mais là. Impossible de se la représenter.

* * *

En attendant, Ana était vivante.

Sur des petits talons, elle remontait la rue des Larmiers. Gracieuse, vêtue avec soin, elle marchait vite mais à chaque pas semblait hésiter un peu, à chaque pas semblait se détourner de sa trajectoire initiale, très légèrement dériver. Sur ses traits flottait un mélange de douceur et de résolution. L'une semblait d'abord prendre le dessus, la bouche allant presque jusqu'à fondre dans un sourire, et là, crac, d'en haut, les sourcils cadennaient le front. Puis se relâchaient. On aurait dit que ce visage n'était pas plus capable d'accueillir l'émotion sans la railler que d'accepter la raillerie sans immédiatement la regretter. Ces sentiments ne se mélangeaient pas mais se chassaient, se succédaient à une telle vitesse que beaucoup ne voyaient sur le visage d'Ana qu'une expression de constante ironie.

Quand le téléphone vibra dans sa poche, elle s'arrêta au coin de la rue Infante. C'était la fin d'une matinée d'hiver aux couleurs aigres, les arbres étaient dépouillés, les vitres des cafés opaques de buée.

– Comment ça, «en retard»? Maurice, je suis à l'heure, je suis presque arrivée, juste le temps de traverser l'avenue. Je suis toujours à l'heure. Quoi «au moins trois minutes»? Et alors, tu peux m'attendre trois minutes?

Ana secoua la tête, ses joues rosirent. Toute contrariété avait disparu de son visage. Elle referma son téléphone et se mit à presser le pas.

Non. Installé dans le café de carrefour où des pauses-déjeuner s'avalent en vitesse, Maurice ne pouvait pas attendre. Mais son impatience n'était pas tant de retrouver Ana ressuscitée pour conjurer la vision, délicate mais coupable, de son enterrement, que de se sentir, grâce à elle, parfaitement en vie. Ana activait en lui des zones en sommeil, comme des agents dormants reprenant du service, il sentait toutes ses facultés se mettre en alerte, il sentait (mais plutôt mourir que de jamais lui avouer) qu'il accédait, en sa présence, à des recoins secrets de lui-même.

Dès qu'il la vit entrer dans le café, il se sentit délivré d'une infime contrariété, d'un embarras comme une petite pierre pointue. Il prit le temps de la contempler, essoufflée, qui le cherchait des yeux à chaque table. Elle portait un imperméable couleur crème serré à la taille, se hissant sur la pointe des pieds, elle plissait les yeux, comme le font les myopes, pour inventorier les banquettes. Il but une gorgée de bordeaux. Maurice n'avait qu'une seule solution pour décrire Ana : elle lui plaisait.

Se levant de table, deux hommes cravatés la masquèrent quelques secondes, et Maurice leva vivement le bras, l'agita, jusqu'à ce qu'enfin elle l'aperçoive. Les yeux

d'Ana brillèrent puis s'éteignirent, elle s'élança puis ralentit et, sautillant presque, vint vers lui d'un pas souple. Ils s'embrassèrent sur les joues, avec la camaraderie exagérée qui était leur habitude ; leurs pommettes se cognèrent. Ana se défit de son imperméable, une robe en lainage vert bouteille moulait sa poitrine et sa taille, et de son sac en croco dépassait le journal de la veille.

– Alors tu as vu ? rugit Maurice

– Évidemment, j'ai vu. Mais fais-moi plaisir, et demande-moi au moins comment je vais d'abord.

Maurice but un peu de vin, prit une poignée de cacahuètes sur la soucoupe en fer et les fit sauter dans la paume de sa main.

– Comment vas-tu ?

– Très bien.

– Bon, je m'en réjouis, dit Maurice en gobant une cacahuète. Est-ce que tu as lu l'article de René-Judicaël Berg?

– Oui Maurice, j'ai lu l'article de René-Judicaël Berg. Mais est-ce que je dois pour ça être privée du droit élémentaire de boire quelque chose?

Maurice sourit.

– Ana, aucun de tes désirs n'est négligeable à mes yeux.

– Alors est-ce que tu pourrais, s'il te plaît, arrêter de faire des saletés avec ces cacahuètes?

La main velue de Maurice se figea en plein vol. Puis s'immobilisa au-dessus de la soucoupe pour y égrener son contenu, les cacahuètes tintèrent contre le fer. Il frotta sa main, encore pleine de sel, sur sa cuisse, et la posa, paume ouverte, sur la table. Impérieux, ses doigts s'agitèrent en ciseaux. Cela ne prit que quelques secondes pour que la main d'Ana, prudente, délicate, vienne se poser sur sa large main brune. Alors les

paumes se collèrent l'une à l'autre, les doigts s'emmêlèrent, se serrèrent, et puis ce fut tout. Toute trace de contact s'évanouit, la main d'Ana, rapatriée, vint frotter la pommette endolorie, pendant que celle de Maurice s'élevait pour accrocher le serveur qui portait, à bout de bras, bavettes et tatins rances. Il y eut un silence jusqu'à l'arrivée d'un demi pression, Ana eut juste le temps d'y tremper ses lèvres avant que Maurice ne se décide, détachant les syllabes avec la diction péremptoire qu'il adoptait pour jouer à Dieu :

– René-Judicaël Berg vient de déraper dans l'irrationnel. Cet homme dé-lire, Ana. Traiter le vieux Benny Seidelstein de « honte de sa race » ? De « chantre de l'antisémitisme juif » ? Demander « aux hommes et femmes de bonne volonté de créer un périmètre de sécurité » autour de son livre...

– ... une clôture de sécurité, dit Ana, qui avait déplié le journal sur ses genoux. Il écrit « clôture ».

– Tu sais ce que m'a raconté mon père ?

Ana se mordit la lèvre inférieure. Elle aurait dû se douter que Dieu aurait des biscuits. Bien sûr, Dieu connaissait tout le monde. Dieu avait toujours une opinion d'avance. Et Maurice croyait en Dieu.

– Mon père dit que Benny Seidelstein reçoit tout le temps des lettres d'insultes. Ça fait des années, mais bon – Maurice battit l'air d'un geste désinvolte –, Benny s'en fout, il en a vu d'autres.

C'était comme ça, quand on était le fils de Dieu, pensa Ana en serrant les genoux. On pouvait être détesté et ça n'était pas grave. On pouvait vous haïr, vous conspuer en place publique, et ça n'était pas grave. Vous n'aviez pas besoin que tout le monde vous aime.

– ... Sauf que maintenant ça dégénère. Il a reçu une balle de revolver par la poste, avec marqué : « Voici la

sœur de celle qui te trouvera la peau ». Le pauvre papy, avec sa polyarthrite, tout seul, il est veuf, ça lui a fait peur. Il a une dame polonaise qui vient lui faire le ménage et la popote, quand elle a vu la balle, elle lui a envoyé ses fils. À l'heure où nous parlons, quatre molosses polonais aux yeux bleus gardent la porte de l'auteur de *L'Amertume des oliviers*. Et pendant ce temps-là, René-Judicaël Berg fait l'intellectuel progressiste à la télé.

Ana haussa les épaules :

– René-Judicaël Berg voit des antisémites partout. Il est comme dans la blague des pingouins.

Maurice se cala sur sa chaise, fit tourner le vin dans son verre, et regarda Ana avec gourmandise.

– Je ne connais pas la blague des pingouins.

Comment tout cela avait-il commencé ? Quand ? Quinze ans plus tôt, quand l'une encore rondelette, l'autre humilié d'acné ? Non – ils s'étaient alors côtoyés mais ne s'étaient pas connus. Le moment précis de leur première rencontre n'existait pas, s'engouffrait dans un lieu commun de couloirs, d'amitiés de lycée, de rébellions au bistrot. Leur histoire se trouvait ainsi décapitée, privée d'un début égaré dans l'enchevêtrement des souvenirs accessoires d'une époque de formation ; quand ils étaient mouvants, indécis, malléables. Pendant quelques années, ils n'avaient éprouvé l'un pour l'autre qu'un mélange de sympathie et d'indifférence, qu'ils inauguraient alors mais qu'ils retrouveraient par la suite avec les collègues de bureau et les enfants des autres.

Amputée de son début, leur relation pouvait donc supporter de se passer d'une fin. Ou alors, on pouvait choisir de placer ce début à l'endroit qu'on voulait. Quand ? Six ans plus tard – « Ana, tu as toujours d'aussi gros seins » ? Ou dix – « Mon Dieu, Maurice, tu as

monstrueusement grossi!»? C'était peut-être une solution que de caler le début entre ces deux phrases grossières mais apparemment insignifiantes, ces deux charnières grinçantes. Mais est-ce que cela n'avait pas plutôt commencé pour de bon quand Maurice avait renversé son verre de vin sur le tapis jaune clair? Ou peut-être quand ils s'étaient trouvés réunis sous les arbres, et que ces retrouvailles leur avaient enseigné ce qu'ils ignoraient: qu'ils avaient pu, à leur insu, se trouver et se perdre? Il leur avait bien fallu, ce jour-là, quelques secondes pour se reconnaître, peut-être même une minute, une minute absurde eu égard à leur longue connaissance. Pouvait-on commencer par là, par cette minute où ils s'étaient regardés comme des étrangers? Ce détail avait son importance pour des gens comme Maurice et Ana, qui aimaient les histoires, aimaient les raconter.

– Eh bien voilà, dit Ana, et elle ramena derrière ses oreilles les boucles abondantes qui dissimulaient son visage, c'est trois scientifiques, trois éthologues spécialistes en pingouins. Un Allemand, un Anglais et un Israélien. Ils partent ensemble faire un voyage d'études au pôle Sud.

– Au pôle Nord, non?

– Maurice, c'est ma blague. Tu la raconteras comme tu voudras après. Bon, au pôle Sud. Où il y a plein de pingouins. Un vrac de pingouins. C'est un fantastique terrain d'observation. Aubes boréales. Scènes familiales sur la banquise. Comportements inédits...

– Tu rallonges exprès?

– Oui. Au bout de six mois – tu vois comme j'aurais pu faire encore plus long –, au bout de six mois, ils rentrent chacun dans leur université respective pour donner un cycle de conférences. L'Allemand choisit

«Les fondements historiques de la société pingouin». À Cambridge, l'Anglais propose «Le code social chez le pingouin»...

– Et à l'université de Jérusalem...

– Et à l'université de Haïfa, le troisième donne son cours: «Les pingouins et la question juive».

– Pas mal, dit Maurice en riant. Pas mal du tout.

Ils se sourirent, à ces moments-là, ça se passait toujours pareil. L'un savourait le plaisir d'avoir fait rire l'autre, qui en accéléré se repassait l'histoire, et déjà l'emportait.